



La scolarisation des Tsiganes en France, regards sur une évolution trentenaire

Marc Bordigoni

► To cite this version:

Marc Bordigoni. La scolarisation des Tsiganes en France, regards sur une évolution trentenaire. L'enfant à la croisée des liens, AFPS, pp.81-91, 2004. halshs-00423615

HAL Id: halshs-00423615

<https://shs.hal.science/halshs-00423615>

Submitted on 10 Oct 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La scolarisation des Tsiganes en France, regards sur une évolution trentenaire

Marc Bordigoni

Ethnologue

Institut d'ethnologie méditerranéenne et comparative (IDEMEC-UMR-6591)

Maison méditerranéenne des sciences de l'homme

Aix-en-Provence

L'école et les tsiganes, voilà presque un sujet de concours de recrutement ; il est facile de voir toutes les questions que soutend l'accolement de ces deux mots, toutes les questions à propos desquelles il serait possible de dissenter. Si l'on ne le sait par expérience personnelle, on pressent combien de difficultés, d'interrogations, de remises à plat de certitudes, etc. la confrontation, ou plus simplement la rencontre de ces deux univers est l'occasion.

Les rapports du ministère de l'Éducation nationale sont nombreux, de l'intérieur de l'institution scolaire beaucoup de réflexions ont été produites analysant le « malentendu » qu'il y a entre Voyageurs et École ; des sociologues, parfois des ethnologues se sont intéressés à ces questions, souvent d'ailleurs mandatés par l'institution scolaire ou par des instances de financements d'aide (Fonds d'action sociale, commission européenne, etc.). J'ai aussi contribué, en mon temps, à ce type de production puisque j'ai rédigé un mémoire de maîtrise de sociologie qui s'appuyait en partie sur ma première expérience professionnelle dont une large part fut consacrée à l'organisation de la scolarisation des enfants des familles qui venaient sur l'aire de stationnement pour Gens du Voyage, à Saint-Menet.

Depuis cette période (les années 80), la masse d'écrits sur cette question n'a cessé de croître. Il n'est pas question de faire ici un bilan bibliographique.

Mes recherches au sein de l'Institut d'ethnologie méditerranéenne et comparative portent sur la place qu'occupent les Tsiganes, ceux que nous

regroupons sous ce terme du moins, dans la société contemporaine que ce soit dans le domaine de l'activité économique ou des fêtes religieuses (en particulier les Saintes-Maries-de-la-Mer). J'ai délibérément laissé de côté dans mes recherches, la « question de l'école », du moins pour le moment, car il me semble qu'il y a un vrai effort intellectuel et de recherche de terrain à mener si nous voulons sortir de la répétition qui caractérise les discours tenus sur cette question. L'invitation de l'association française des psychologues scolaires m'oblige à tenter de commencer à essayer de reformuler des questions laissées un peu en suspend. Pour ce faire, je ne partirai pas d'un état de la question mais plutôt d'anecdotes récentes. Elles sont par définition particulières, datées, localisées et mon propos n'a pas d'ambition autre que de partir de ces petits récits pour essayer de renouveler mon regard sur la question posée. Pour autant chacune est bien évidemment exacte, récente - moins d'un an, et participe du tableau de la réalité telle qu'elle m'est arrivée aux oreilles. Peut-être certains pourront-ils s'appropriier ces quelques bribes pour tracer leur propre chemin dans un domaine où les discours convenus n'ont dessinés que des autoroutes où la pensée devient si rapide qu'elle ne dit plus grand chose du paysage quotidien des instituteurs, professeurs et surtout élèves, ou des enfants dont on veut/on doit tant faire des élèves (je n'entre pas dans le débat), les petits roms, gitans, manouches, yéniches, bref les petits tsiganes.

Récit 1

Avec des collègues sociologues, j'ai été associé à un programme de recherche-action financé par la communauté européenne et qui s'appelle « Workalo », sorte de mot-valise composé de l'anglais Work, travail et Kalo, noir en romanès mais qui est aussi la manière de désigner de certains gitans espagnols, les Kalé, les « noirs ». Il s'agit d'un programme qui entend favoriser l'accès des gitans à la « société de l'information ». Je signale tout de suite que l'équipe française ne fait plus partie de ce programme, d'importants différents

nous opposant à nos collègues qui veulent croire en « un peuple gitan » doté, sui generis, de compétences singulières, en particulier en terme de communication donc négociables dans ce nouvel univers de la société de l'information.

L'anecdote ne concerne pas directement cela, encore que si l'on admet des compétences en soi, innées, pourquoi pas des incompétences du même ordre.

À Marseille, en juillet 2002, se réunissent les diverses équipes du programme Workalo, portugais, espagnols (catalans pour être précis), irlandais et roumains.

La délégation roumaine est dirigée par un professeur de psychologie, vice-recteur de l'université de Timisoara. Sachant que cette université a compté dans ses rangs un des rares universitaires roms de Roumanie et que la ville est le lieu de résidence d'une forte communauté rom dont il nous a été dit qu'elle présente un taux d'analphabétisme élevé, je lui ai demandé s'il y avait des recherches en psychologie ou en anthropologie permettant d'esquisser une réflexion sur les rapports des Roms à l'écrit (lecture/écriture). Pour être tout à fait précis et faire comprendre le sens de ma question, j'ai ajouté qu'il existe en France des chercheurs qui formulent des hypothèses quant au rapport possible entre la défiance vis à vis de l'écrit et la place accorder aux morts dans la vie de la communauté, chez les manouches plus précisément. Sa réponse a été très brève et on ne peut plus claire : « non, me dit-il, on a toujours pensé que c'est trop dur pour eux ».

Pour abrupte et intellectuellement inacceptable, cette réponse mérite toute notre attention. Je l'entends à double sens ; le premier qui fut le point de rupture avec nos collègues : il y aurait chez les Tsiganes, ou Gitans, en général pas plus défini que cela, j'y reviendrai, des capacités pour la communication, dont la musique est le summum, qui leur seraient « naturelles », et donc il en serait de même de leurs impossibilités supposées, à quoi ?, à l'apprentissage de la lecture et de l'écriture nous dit ce collègue roumain, mais d'autres diraient à la discipline, la ponctualité, voire l'effort ou je ne sais quoi encore. Je me garderai de disqualifier cette opinion par un autre préjugé du type « cette phrase a été émise

par un apparatchik des universités issues du bloc soviétique » par exemple. Je la crois tout aussi présente, sous une forme édulcorée chez nombre de personnes en France (pour ne pas dire de membres de l'université ou de l'Éducation nationale). Cette tendance de la pensée à naturaliser des comportements, à affecter à une classe d'hommes et de femmes des particularités définitives est ancienne, régulièrement combattue et toujours vivace. Je ne m'y attarde pas. Le second aspect du propos me semble concerner le fait de ne pas voir ce que l'on a à côté de soi, par exemple un intellectuel issu de la communauté rom, et de ne considérer comme « tsigane » que ce qui « fait tsigane », c'est-à-dire l'analphabète, musicien ou autre.

Il est bon à ce stade de rappeler que ce mot « tsigane » est en usage que dans l'univers des « gadjé ». Si, en France, nous, nous ne nous nommons jamais « gadjé », de la même manière personne ne s'appelle spontanément « tsigane » ; sans entrer dans le détail, disons rapidement que parmi les dits-tsiganes, selon la langue employée (français/romanès), selon le contexte, l'interlocuteur, selon le groupe familiale, la région l'appellation changera, mais dans un rapport ordinaire avec des membres extérieurs au monde du Voyage, on se dira « voyageurs », ou « gitans », voire manouche ou espagnol. Et si des parents amènent des enfants à l'école et qu'ils sont accueillis par un « bienvenus, nous avons déjà d'autres tsiganes dans l'école » vous êtes à peu près sûr de voir les visages se figer, et de vous entendre répondre, « ah mais nous on est pas des « tsiganes », nos enfants y allont pas venir là ! on est pas comme eusses ».

On dit souvent que le collège unique n'a jamais existé, je dirai de même que les « Tsiganes » comme entité unique, essence identique si l'on veut, n'est pas une réalité concrète. Ce qui est une synthèse de multiples réalités concrètes, quotidiennes, c'est que l'École (pas la somme de toutes les écoles réelles) mais l'institution étatique École a un « problème tsigane », c'est à dire une manière de désigner, de globaliser, de généraliser pour essayer de prendre en compte des

faits qui la dérange dans son fonctionnement ordinaire, prévu, prévisible, officiel. La deuxième histoire en donne une idée.

Récit 2

Suite à une intervention dans un séminaire à la MMSH, des étudiants viennent me trouver et me demandent si j'accepterai de rencontrer des institutrices travaillant à l'école de la cité Saint Louis qui scolarise me disent-ils **que** des enfants gitans. Rendez-vous pris, je me rends dans cette école située dans le nord de Marseille. Je me trouve face à un vaste bâtiment, anciennement une école de garçons et une école de filles, une quinzaine de classes potentielles, en fait, en tout et pour tout deux classes, une quarantaine d'élèves et trois institutrices (dont deux à mi-temps). Tous les élèves viennent du Ruisseau-Mirabeau, un camp gitan si l'on veut pour aller vite, mais tous les enfants du Ruisseau-Mirabeau ne viennent pas là. Parmi les parents du Ruisseau-Mirabeau, des manouches, des « espagnols », des yéniches, des « panachés » sûrement, certains ne veulent pas que leurs enfants viennent dans cette école parce qu'il n'y a **que** des gitans et d'autres ne veulent pas que leurs enfants aillent ailleurs parce que là au moins « c'est l'école des gitans ». Les trois institutrices, dont celle qui est à plein temps a été nommée directrice, occupent leur premier poste après l'IUFM. Ne connaissant pas cet univers particulier, accueillant des enfants de plus de six ans n'étant pas allés en maternelle, elles tentent de comprendre quelle est leur mission, ne pouvant rien mettre en œuvre de ce à quoi elles ont été préparées. Elles vont jusqu'à demander la fermeture de leur école, souhaitant que les enfants puissent intégrer les autres écoles du quartier. Ce à quoi la Ville comme l'Inspection répondent par la négative en affirmant que l'objectif est de faire revenir dans cette école stigmatisée la « population générale », vœux pieux dont personne n'est dupe. Les institutrices ont demandé et obtenu leur mutation.

L'effort de scolarisation n'a cessé de croître au cours des trente dernières années, avec des résultats que j'évoquerai un peu plus loin ; mais ce que m'a appris cette visite, et que j'ai pu confirmer avec d'autres rencontres ou à la lecture de mémoires d'étudiants, c'est le fait suivant : il y a dans le système public Éducation nationale des écoles n'accueillant plus que des enfants gitans ou voyageurs, selon les termes que l'on emploie, situation totalement invraisemblable il y a quelques décennies, et imprévisible à l'époque. Je peux reformuler cela de deux manières :

- - face au « problème tsigane », l'Éducation nationale a joué (ou laissé faire) le jeu de la ségrégation
- - face à la pression croissante du système éducatif, les Tsiganes (ou certains parmi les Tsiganes) ont su adapté la structure administrative et la répartition des moyens (locaux et professeurs) à leurs besoins.

Peut-être est-on devant un phénomène complexe, et que les deux propositions fonctionnent de conserve.

Récit 3

Au mois d'août 2003, France-inter a rediffusé un reportage sur les écoles-caravanes que l'ASET a mises en place dans plusieurs régions françaises. Pour résumer, trois discours s'imbriquaient à l'antenne, celui des responsables de l'ASET, le frère Léon et des instituteurs, celui du journaliste et les voix de quelques enfants voyageurs.

Premier discours- le frère Léon : la politique de sédentarisation a rendu le Voyage de plus en plus difficile, mais l'effort de scolarisation primaire a porté ses fruits, la question qui se pose maintenant concerne la relève des bonnes volontés et l'ouverture de places dans les collèges, en particulier pour les jeunes filles : « elles sont aussi intelligentes les autres ; elles ne pourraient pas suivre la filière générale mais on devrait les former pour des postes de secrétaires, elle

sont douées pour l'accueil, le contact »

Deuxième discours (le journaliste) : c'est un travail merveilleux que font ces involontaires volontaires, car que la vie est difficile quand on est analphabète, il est devenu impossible de vivre dans notre monde de l'écrit sans ce savoir minimum que représente la maîtrise de la lecture et de l'écriture.

Troisième discours – les enfants : en résumé, « y a des écoles où c'est sympa de passer quelques jours mais le matin il vaut mieux aller chiner, car les marchés cela devient de plus en plus dur », et « la ferraille c'est plus possible », « l'écriture ça pose pas de problème : pour la route on connaît les petits pays où on va et sinon on demande la route et puis on demande aussi si il y a pas du travail, du cannage, et puis maintenant il y a les portables pour appeler les cousins, et tout ... »

J'ai trouvé ce reportage particulièrement pertinent, non qu'il fasse le point sur la question « École et Tsiganes » mais en quelques minutes il donnait à entendre, à qui y prêtait un peu d'attention l'incapacité structurelle de s'écouter des uns et des autres. Les représentations idéologiques ordinaires dominent totalement les discours des intervenants (le Voyage, voire la fin du Voyage, la solution : le travail salarié et l'outil, la formation professionnelle, l'handicap social et personnel que représente l'analphabétisme/illettrisme) et à côté, comme toujours à côté, les propos des enfants qui disent les modes concrets d'organisation de la vie quand on ne sait ni lire ni écrire, la ressource toujours présente de gens qui savent autour de soi, l'avantage qu'il y a à demander son chemin, celui de pouvoir poursuivre la conversation, de commencer à chiner, c'est à dire pour les voyageurs à travailler, dont la première étape consiste à essayer de savoir de quoi le vis-à-vis, le gadjo, la gadji peuvent avoir besoin, et ensuite d'essayer de trouver un moyen de les satisfaire ou de leur vendre un produit, un service de substitution.

Je ne vais pas tirer toutes les conclusions possibles de ces quelques éléments entendus mais je soulignerai quelques points qui me paraissent fondamentaux si

l'on veut réfléchir aux questions qui se posent.

Les premiers Tsiganes arrivent en Europe au moment de la diffusion de l'imprimerie, ils circulent à l'époque avec des lettres de recommandations de l'empereur Sigismond et du pape Martin V. Depuis cinq siècles, ils vivent au milieu d'une société où l'écrit s'est généralisé, mais ils ont su dès le XV^e siècle quel est le pouvoir de l'écrit, depuis ces temps-là ils savent se servir de la chose écrite. Je dirai volontiers que c'est toujours le cas : les Tsiganes (comme nous autres) ont à remplir des papiers pour la CAF, les impôts, l'Urssaf, etc. mais il est évident pour n'importe qui de comprendre que les savoirs nécessaires pour remplir tous ces documents ne relèvent pas simplement de l'ordre du savoir lire et écrire, il y a une masse considérable d'informations à avoir intégrées pour y faire face, toutes sortes d'informations souvent sans rapports avec le vie quotidienne, familiale et donc il est peut être commode de déléguer à ceux qui savent faire (curés, instituteurs, professeurs, travailleurs sociaux, militants ...). Patrick Williams, après une longue enquête de terrain note, que « les Voyageurs ne répondent pas eux-mêmes au courrier de l'administration. Ils ont recours au personnel d'encadrement [...] ces affaires-là, ce sont des requêtes des Gadjé, que cela se passe entre Gadjé. Nous n'avons pas à nous y engager. Et cette attitude est celle de toutes les générations ; elle est celle de ceux qui savent lire et écrire couramment comme de ceux qui y parviennent avec difficultés. La question n'est pas de savoir si l'on est capable ou pas de remplir ces documents, elle est tout simplement que l'on ne veut pas. »

Pour qui sait demander et organiser ses réseaux, la sollicitation pour ces démarches n'est pas un handicap mais une solution à moindre coût et permet le maintien de contacts variés avec le monde des gadjé, conditions indispensables à la survie de ces communautés qui vivent en immersion permanente dans un monde dont les valeurs et la culture diffèrent des leurs.

Deuxième remarque générale que m'inspire cette émission : à l'image des voyageurs et des ethnologues de la fin du XIX^e siècle, nombre d'intervenants sont convaincus qu'ils ont en face d'eux les « derniers tsiganes », qu'ils assistent à la fin d'un monde et qu'il faut penser à l'avenir des enfants, c'est à dire trouver des solutions pour les enfants tsiganes car leurs parents, par leur manque (illettrisme/imprévision etc.) ne sont pas en mesure de le faire. Et bien évidemment les solutions sont du type de celles que nous connaissons et dont feignons de croire à la totale pertinence, je veux dire la formation professionnelle initiale. L'espoir, si j'ose dire, serait dans le salariat, parfois maintenant l'idée du travail indépendant à gagner certains secteurs de l'intervention sociale, souvent autour des soi-disant « métiers traditionnels », mais là se pose, de plus en plus, la question de la certification, que je laisse exprès de côté aujourd'hui.

Pourtant si l'histoire des Tsiganes nous apprend une chose, c'est bien la capacité que peuvent avoir des hommes et des femmes pour réinventer en permanence leur manière d'être dans le monde, que si il y a une particularité des Tsiganes c'est bien cette capacité permanente à se transformer pour perdurer. Ne sachant quel sera le monde dans lequel leurs enfants vivront, ce qui est à transmettre c'est, comme me le disaient il y a trente ans, des pères de familles, et comme disent toujours leurs fils devenus pères eux-mêmes, le « métier de Gitan », c'est-à-dire principalement savoir comprendre ce dont l'autre a besoin et trouver le moyen d'y répondre pour en retirer sa part de bénéfice, ses moyens de vie. Pour employer le jargon de l'époque, il s'agirait plus de savoir-être que de savoirs à proprement parler ou de même de savoir-faire. On peut comprendre alors que l'école de la République (quand elle ne laisse pas le terrain au secteur associatif et caritatif) n'est peut-être pas la mieux placée.

Récit 4

Une étudiante d'ethnologie arrondit ses fins de mois en faisant du soutien

scolaire dans une école après la classe. Le groupe d'enfants pris en charge par une institutrice et elle, comprend une dizaine d'élèves, dont huit ou neuf filles et garçons gitans catalans du même groupe familial plus un petit manouche. Tous se connaissent bien, habitent les mêmes immeubles de la périphérie de Toulouse. L'institutrice essaye chaque soir d'études de répartir les enfants en petits groupes selon les tâches qu'elle veut faire accomplir aux uns et aux autres. Elle y parvient parfois mais le plus souvent ses choix de placements sont l'objet d'intenses discussions, et donnent lieu à un charivari qu'elle ne peut maîtriser, cédant alors en organisant une autre activité. Ayant observée cela, un soir que les enfants s'assoient quand même mais sans respecter les places désignées, l'étudiante s'approche d'une fillette de huit ans, discute, l'aide dans un exercice et lui demande « pourquoi t'es-tu assise ici, et pas à côté de Johnny (le petit manouche)? », la petite fille lui répond sur le ton de l'évidence et en montrant de la tête un garçon de huit-neuf ans assis plus loin : « c'est mon oncle qui m'a dit ».

Ainsi la famille gitane, avec son mode d'organisation, ses rapports hommes/femmes, les hiérarchies de la parenté s'invite dans la salle de classe, le plus souvent à l'insu de l'enseignant à qui cet univers n'est pas familier, formé qu'il est à avoir en face de lui des individus, voire des enfants – enfants de leurs seuls parents, si je puis dire. Ce n'est pas simplement la vie familiale qui peut perturber la vie scolaire, c'est la famille qui maintient son contrôle sur ses enfants dans un contexte dont les adultes sont écartés. L'École croit accueillir des individus, parfois elle fait l'effort de penser en terme de communautés, mais la réalité est plus subtile encore, il s'agit des familles avec leurs règles et normes, leurs idéologies, leurs projets matrimoniaux.

Dans la même classe, un autre incident confirme ce fait, le contrôle familial : un soir l'institutrice excédée s'adresse au garçon désigné comme l'oncle précédemment et menace de lui fermer la porte de l'étude. Loin de se laisser démonter, il lui fut répondu, du tac au tac : « alors personne ne viendra, et tu

fermeras la classe » et d'ajouter « sans nous, tu ne manges pas ! »

Par le début de la réponse, ce garçon informe l'institutrice des règles du jeu : ce sont les membres de la même classe d'âge, mais qui sont liés les uns aux autres par la parenté que l'école doit accepter, pas de simples individus isolables.

L'école ne peut scinder le groupe. Car le groupe dispose de moyen de rétention, de pression ; c'est le sens du « sans nous, tu ne manges pas ». Les familles tsiganes qui ont une grande dépendance vis-à-vis des institutions sociales, dont l'école est une des figures, ont bien compris comment l'existence même des travailleurs sociaux dépend (aussi) de leur propre existence. Et l'institution Éducation nationale est consciente de cela depuis longtemps. Je cite un extrait de la communication de Anne-Marie Chartier et Alain Cotonnec en 1989, respectivement à l'époque professeur d'école normale et instituteur :

« les Tsiganes qui scolarisent leurs enfants ont un pouvoir d'une autre nature, mais redoutable : celui de « vider les lieux » de leur plein gré, de faire qu'une classe ou qu'une structure créée (ô combien difficilement) à leur intention continue ou non d'exister. Ce contre-pouvoir [...] confronte les enseignants à une situation inédite dans l'Éducation nationale. Une part du malentendu s'élabore sur ce fait : les enseignants ne cessent d'oublier (car ils ne peuvent l'accepter) qu'un groupe social use de l'école et de l'instruction à son gré. » (op.cit., page 260)

Cela renverse quelque peu la perspective, et peut-être peut-on comprendre que le « problème tsigane » que rencontre l'Éducation nationale se pose, aussi, dans d'autres termes que pédagogiques, organisationnels, etc.

Ceci dit je ne voudrais pas induire par ces quelques anecdotes des conclusions généralisantes (voire déprimantes si l'on se place du côté de l'institution, ce qui est de facto notre cas) et oublier qu'il y a chez les Tsiganes, une liberté individuelle qui permet à chacun de choisir aussi ce qu'il veut faire de ce qui est à porter de sa main. Pour ce faire, je terminerai en esquissant, avec les informations dont je dispose, le portrait de quelques personnes que j'ai croisés

cette dernière année et des rapports qu'ils ont pu avoir avec la formation scolaire.

Il me paraît absurde que l'on puisse avancer un chiffre, comme on les aime tant dans notre vision du monde, à propos du taux d'analphabétisme ou d'illettrisme chez les Tsiganes de France pour la raison simple, faut-il le rappeler, que pour calculer un pourcentage il faut un dénominateur, et que personne, c'est d'ailleurs interdit par la constitution de la République, ne peut dire combien de français sont tsiganes. Je citerai Patrick Williams qui écrit :

« L'Éducation nationale a mené, depuis la fin des années 60, une politique de scolarisation des enfants tsiganes, et bien que cette politique ait touché assez inégalement les familles, qu'elle ait fait l'objet d'une mise en œuvre plus ou moins systématique selon les régions et les périodes, on peut parler maintenant d'une génération lettrée, ou au moins qui maîtrise la lecture et assez bien l'écriture, chez les tsiganes en France » (op.cit., page 6)

Pierre a entre 50 et 60 ans, il vit avec sa famille, selon les saisons, entre l'Est de la France et la région aixoise. Des problèmes avec la commune sur laquelle ils se sont installés nous a permis de découvrir qu'il sait parfaitement écrire : il a rédigé une lettre de remerciement suite à la visite d'un adjoint au maire, mais il n'a ni transmis ni favorisé l'apprentissage de ce savoir à la génération suivante, et ses filles, qui peuvent juste déchiffrer des textes simples, sont obligées de mener un vrai combat face à leur père, pour que leurs enfants apprennent à écrire.

Vincent est le fils de gitans andalous rapatriés d'Afrique du nord. Ces parents ont fui les quartiers de relégations où on les avait installé à Marseille. Ils ont habité dans un quartier pavillonnaire entre Aix et Marseille, Vincent a passé son bac et termine une maîtrise de cinéma à l'université de Provence. Il consacre la plupart de temps à la danse et au chant flamenco et compte en vivre. Il a une très haute idée de la culture flamenca et s'est déjà produit dans des spectacles « haut de gamme » ; tout chez lui respire un détachement aristocratique qui fonctionne

bien socialement et professionnellement.

Micheline, rencontrée à Clermont-Ferrand, est aujourd'hui une femme manouche d'une trentaine d'années qui chine de la petite mercerie, s'adresse à vous dans ce parler voyageur si particulier, français mâtiné d'expressions manouches et de formes verbales « incorrectes » ; elle élève ses enfants dans sa caravane refusant l'école maternelle, pour la suite « on verra » dit-elle. Pourtant, le prêtre avec qui je l'ai rencontrée m'apprend qu'elle a eu un baccalauréat technologique, qu'elle a travaillé quatre années d'affilée à la Poste, vécue seule dans un studio HLM et il y a cinq ans elle a décidé de se marier dans la communauté manouche d'Auvergne et s'est remise sur le Voyage, comme on dit.

À l'opposé, j'ai croisé deux jeunes femmes, non encore mariées, toutes les deux gitanes « espagnoles », l'une est préparatrice en pharmacie, l'autre vient d'ouvrir un salon de coiffure, donc toutes les deux ayant obtenu une certification scolaire. La coiffeuse fait très attention de ne pas paraître gitane par crainte pour son affaire. Leur choix professionnel a été admis par leurs familles, je n'en sais pas plus ; la jeune préparatrice va bientôt se marier, « un grand mariage gitan » annonce-t-elle, l'avenir professionnel est un point d'interrogation.

J'ai croisé **Marco** ce printemps du côté d'Apt où il ramasse les cerises, en famille, dans la même propriété depuis plus de 25 ans, ce qui en dit long sur les rapports entre tsiganes et paysans mais c'est un autre sujet. Ayant toujours vécu à Martigues, il a obtenu un CAP de chauffagiste ; il a parfois exercé comme intérimaire, mais a choisi de travailler en famille, faire les cueillettes du printemps à l'automne, faire la ferraille l'hiver. Il nous a demandé de lui trouver des livres sur l'histoire des Tsiganes en France. Il appartient à cette génération qui sait lire, il a un désir personnel de connaissance de l'histoire des Gitans, tout comme Joseph Stimbach, de Montauban qui a écrit des contes manouches pour ses petits enfants et vient d'éditer un livre de témoignages sur la vie des manouches de France. Le monde tsigane bouge, comme le monde autour d'eux,

certains choisissent parfois de se servir de l'écrit non dans des visées utilitaristes mais pour essayer de garder ou d'élaborer des formes nouvelles de leur culture orale. Ainsi, comme l'écrit Patrick Williams :

« Nous avons rencontré des hommes et des femmes qui, à telle ou telle occasion se servent de la chose écrite. Mais ces usages n'empêchent pas cette communauté de s'affirmer comme « une communauté sans écriture » [...] précisons : une communauté (ou : une addition de communautés) où la suprématie de l'oral est cultivée. »

Ce à quoi se heurte l'École face aux Tsiganes, c'est une manière d'être au monde ; des choix de vie, le choix de la suprématie de l'échange direct, de l'oral, de la présence physique de l'interlocuteur, du temps passé ensemble. Pas plus l'école que le travail salarié n'ont le pouvoir de couper l'individu (s'il ne le désire pas) de la vie du groupe, de le priver du vivre-ensemble les événements quotidiens, les événements familiaux, mariages, baptêmes, enterrements, maladies.

C'est peut-être autour de ces questions qu'il faut réinterroger les rapports de l'École aux Tsiganes, de saisir la place de la famille élargie, de comprendre les usages différents que font les divers groupes tsiganes de l'école, de cette apparition récente des écoles ségréguées, du refus du collège où le temps est séquencé en heure avec changement de professeur, où il n'est plus possible de négocier, de « chiner », de solliciter en permanence le maître ou la maîtresse.

Je terminerai par une dernière anecdote.

Dans deux pays européens, des Tsiganes, mais en fait des gens très différents les uns de autres, des Roms en Suède et des Manouches en France, à Villeurbanne, ont eu la même réaction face à la pression grandissante de l'institution scolaire, et le même discours pour justifier leur choix . Dans l'un est l'autre cas, les parents sont lettrés, les enfants ont été scolarisés en primaire de manière satisfaisante et les instituteurs insistent pour qu'ils poursuivent au collège. Dans les deux cas, le même récit justifie le refus d'envoyer les enfants au collège : ils

ont vu à la télévision que dans les collèges des gadgé, les filles se font violées ; comme pour toutes les rumeurs, il y a des détails précis et des confirmations par des gens connus. Ainsi que le racontent toujours les grands-mères aux enfants, et de manière symétrique à ce nos grands-mères disaient des bohémiens voleurs d'enfants, il y a donc toujours un « gadjo » dangereux qui rôde et peut enlever les enfants, leur faire du mal, il faut donc les protéger, les garder « vers soi ».

Bibliographie des textes cités :

1996 L'école sur le vif. *Etudes Tsiganes* 8: 176.

Bordigoni, Marc

1980 La scolarisation des enfants tsiganes nomades et sédentaires : l'exemple de l'agglomération marseillaise. [Unpubl. maîtrise, Université de Provence]

—

1998 Gitans et saisons en Calavon. *Etudes Tsiganes*: 47-73.

—

2000 Le paysan, le gitan et le trimard. *Le Monde alpin et rhôdanien*: 223-242.

Chartier, Anne-Marie, and Alain Cotonnec

1989 Voyageurs-école : le malentendu. In: Patrick Williams (ed.), *Tsiganes : identité, évolution*; pp. 257-267. Paris: Syros Alternative. (Etudes tsiganes)

Poueyto, Jean-Luc

1999 Illettrisme, "culture écrite" et "culture orale". Une approche anthropologique et sémiotique de la question de l'écriture : l'exemples des Manouches de la région paloise. Université de Pau et des Pays de l'Adour]

Williams, Patrick

1996 Ethnologie, déracinement et patrimoine. A propos de la formation culturel des traits culturels tsiganes. In: Daniel Fabre (ed.), *L'Europe entre cultures et nations*; pp. 283-294. Paris: Editions de la Maison des sciences de l'homme. (Ethnologie de la France)

—

1997 Une communauté sans écriture dans le monde de l'écrit. Les pratiques de l'écrit chez les Tsiganes en France; pp. 111. Paris: Mission du patrimoine ethnologique